

Logiques urbaines...

par Mathieu Perrot

A. La ville par-dessus le marché :

Si vous voulez être un peu à la mode, de nos jours, mieux vaut penser "solidarité", "humanité". Disons que c'est bien vu. C'est pourquoi, je ne serais pas le premier à vanter la beauté et tout le précieux des marchés... On s'y était déjà attelé au XIX^e siècle, Le Bonheur des Dames pour commencer : le terrorisme des grands magasins qui font sauter les petites gens et la vie de quartier par dessus le marché ! Mais voilà, aujourd'hui, on en revient : les grandes infrastructures sont mises en place, les ZAC champignonnent, les improbables Malls bangkokiens, complexes sans complexe, s'imposent tout simplement. En Occident, on aime à revenir aux valeurs anciennes, on s'habille "rétro", on va faire les marchés, une nostalgie étouffée un peu les populations. On dit : "les marchés, c'est la vie, c'est la rencontre, le dialogue, c'est retrouver un peu de cette humanité qui rendait les villes vivables autrefois". Pour qui aura déjà mis les pieds dans un centre commercial, il est assez difficile de dire le contraire : c'est propre, mais froid. Le marché : c'est sale, mais chaleureux. D'autres diront aussi : le marché, ça gueule, les gens bousculent, mais ceux-là se seront déjà retranchés de la part animale qui vit en nous, ceux-là auront déjà cessé de vivre dans le monde de la viande. Dans l'un on évite les contacts, on est mis sous plastique, comme mort ; dans l'autre, on ne peut que marchander, bouillir et vivre. Inutile d'aller plus loin dans la comparaison. Le marché a ses charmes, indubitablement. Mais, que dire des grands centres, protubérances urbaines ? S'agit-il de grains de beauté sur le visage des villes, ou de vilains bubons ? Le centre catalyse la dépression : culpabilité après avoir failli à la consommation, frustration de ne pas pouvoir acheter, solitude gelée dans l'implacable sourire des caissières, profusion de produits en tout genre qui rend aussi aigri et insatisfait que les gamins gâtés : on ne connaît plus le manque, la surprise, l'attente. Tout est prêt, parfait, et disponible. Mais cette inflation de dépression dans laquelle personne ne vous viendra en aide, dans laquelle il n'y a pas à se battre pour marchander et vivre, dans laquelle tout glisse comme un laisser-aller généralisé, cette dépression peut aussi avoir des conséquences culturelles tout à fait intéressantes : c'est bien par ces impressions de solitude et de vide que s'exprime le mieux le talent d'un artiste ! Peut-être que ces centres énormes sont des usines à former des artistes torturés ? Une nouvelle ère culturelle pourrait arriver...? Bientôt, on parlera du coup de foudre de l'escalier C, 7^e étage.

Cependant, le gouvernement l'a compris, pour éviter un taux de suicide extraordinaire, mieux vaut encore apporter un peu de vie et de nature dans ces paysages gris : à Chicago, tout nouvel immeuble doit être muni de jardins suspendus, ce qui limite les effets caniculaire d'une part et rend la ville plus verte ; à New York, le maire désire planter 100 000 arbres pour réduire l'utilisation de l'air conditionné et reverdir un peu les esprits. A Pékin, on replante tout ce qu'on peut pour arrêter le désert. Les villes s'exportent à la campagne pour les commodités des rurbains, les banlieues s'élargissent, les transports facilitent l'expansion des villes. Et tandis qu'elles s'étendent tentaculairement à la mesure de l'explosion démographique, la campagne, ou plutôt l'idée de campagne, diminue mais s'importe au coeur des logiques urbaines. A continuer cette projection, on aura des zones désertiques d'une part, et de l'autre, des mégalopolis brunes avec quelques points verts, chez les riches. La campagne à proprement parler se résumera à quelques serres de production ultra-intensives.

B. Rêves d'un clochard philanthrope :

Le poison apparaît en Occident comme une perfection, un schéma clos dans lequel on est né pour être fait comme un rat. Et on devient rat. Ça grouille même dans les rues. La perfection des plans nous compromet, et la conscience des fausses options nous rend malade ; tout est déjà prévu, jusqu'au changement. Toute modification à venir, quelle qu'elle soit, a probablement été envisagée. Même le vent est couru d'avance, il suffit de regarder la météo, tout y est bien expliqué. Tout naît prématuré, à l'avance, et l'on vit de moins en moins longtemps, contrairement aux pronostiques... l'espérance de vie prend comme un tour ironique : on espère vivre jusqu'à la mort, sans jamais avoir tenté de vivre. On étudie toujours à l'école des taux, mais on se gardera bien dans les instituts de statistiques de révéler celui de l'expérience de vie dont la courbe est une chute vertigineuse.

La vie d'une ville : les hommes en gris diront "son efficacité", sa "productivité" ; les hommes en vert diront "ses espaces, ses parcs" ; d'autres diront "sa police", "ses impôts", d'autres encore "la diversité de ses commerces"... mais tous ceux-là peut-être n'auront pas saisi la véritable vitalité d'une ville, ses charmes secrets: ses pannes d'électricité. Oui, bien sûr, ça n'a rien de très sérieux à première vue, mais c'est précisément ce qui la rend si sérieuse en fait ; pensez-y ! Qu'y a-t-il de plus merveilleux qu'une panne d'électricité pour nous souvenir de notre humanité ? Dans les capitales les plus modernes du globe, on s'y emploie : Katmandou, par exemple. Une moyenne d'une panne par jour ; tout s'arrête, tout est coupé. Et l'on fait sans. Il n'y a même pas, comme en Inde, de bruyants générateurs individuels que les plus riches utilisent pour pallier le manque ; on attend que ça revienne. Et ça revient. Souvenez-vous de cette excitation inouïe, proche d'un enthousiasme incompréhensible qui vous prenait quand vous étiez enfants, ces petites coupures générales du quartier ou même de la ville entière, et l'adulte

qui descend chercher des bougies à la cave, ou dans un placard que l'on n'ouvre jamais, un placard interdit, qui renferme depuis toujours des sorcières prêtes à bondir. Ah... ces bougies ! la soirée prenait alors un air d'anniversaire, on fêtait n'importe quoi : la télévision qui endormait tout le monde, qui parlait pour tout le monde, coupant la parole, monopolisant la conversation jusqu'au sommeil de tous, pouf ! Plus rien ; et le fer à repasser, lui aussi repassera. Tout le monde se retrouve dans la même salle, silencieuse, éclairée par des larmes de cires. Une bulle se forme autour des halos jaunes, autour de nous. Les fantômes se cachent derrière les rideaux, les monstres dans l'escalier, tous les recoins grouillent de magie, et le calme revient enfin. Plus de bruit, plus de musique, plus de paroles, on se met à chuchoter parce que tout le monde a perdu l'habitude d'être ensemble, la parole toute nue, sans fond sonore, sans filet. Les pannes d'électricité sont une salvation, le fantastique de l'imprévu à l'état pur, les fées de la modernité. Cet érotisme fou qui soudainement explose dans les rues : la pénombre... des mains frôlent des inconnus dans une proximité dangereusement sensuelle, tout redevient possible. Et tout redevient beau. L'Eden doit ressembler à un jardin dont les réverbères s'éteignent irrégulièrement. J'attends celui qui viendrait dénigrer ce bonheur : qu'il m'explique ces foules rassemblées pour regarder le ciel quand le soleil pour quelques minutes s'éclipse ; des milliers de personnes parcourent des centaines de kilomètres pour "aller voir" cette magie durant laquelle toutes les sciences précises s'évanouissent pour laisser place au plaisir enfantin du phénomène ; toutes les télévisions nationales en parlent. Et qu'est-ce qu'une éclipse solaire, sinon une coupure de courant dans notre galaxie ?